

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									/		

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

PREMIÈRE PARTIE.

XV

— En votre pouvoir ? se récria-t-elle vivement.  
— Et mon Dieu, oui, je n'ai qu'un signe à faire pour que mes gens viennent à mon appel.

— Humph ! dit-il, vous me payerez cher ces insultes mignonne ; voulez-vous que je vous prouve que je ne mens pas ?  
— Je vous en défie, dit-elle.  
— Eh bien préparez-vous à partir avec moi, ma belle lionne, car je vous enlève à votre mari ; ce drôle n'est pas digne de posséder un tel trésor, voyez !



Un mot, un geste et je te tue comme un chien !

— Mais, c'est horrible, senor ! votre conduite est infâme ! je suis une honnête femme.

— C'est convenu ! dit-il avec un éclat de rire railleur, vous dites toutes la même chose.

Dona Mercedès ne se maintenait quo par sa colère ; jamais elle ne s'était entendu traiter ainsi ; cette scène odieuse la révoltait ; elle n'eut pas le courage de la continuer plus longtemps, et voulant arriver tout de suite au dénouement :

— Vous mentez, vous êtes un lâche ! vous vous prétendez faussement le maître ici, je vais vous faire chasser par mes domestiques.

Le général ricana.

Il écarta le store de la fenêtre et lança deux coups de sifflet stridents.

— Là ! maintenant, les voyez-vous ? dit-il en lui montrant du doigt plusieurs hommes qui émergeaient du couvert.

Soudain une décharge terrible éclata.

— Et vous, entendez-vous ? lui dit ironiquement dona Mercedès.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria le général avec surprise.

Une porte s'ouvrit brusquement et don Luis parut.

— Ce sont mes domestiques qui tuent vos bandits, dit-il avec un accent glacé.

— Don Luis ! ici ! oh ! s'écria le général avec stupeur.

— Oui, moi qui vous demande réparation des insultes que vous avez fait subir à ma femme ; votre conduite a été celle d'un goujat et d'un misérable !

— Señor ! s'écria-t-il en portant la main à son épée ; mais se remettant aussitôt, allons donc, dit-il, est-ce qu'on se bat avec des gens de votre espèce ?

En ce moment une seconde décharge éclata, suivie d'un feu roulant de revolvers.

— Ah ! misérable assassin ! tu m'as tordu un guet-apens ! s'écria le général avec rage.

Il ne savait pas ce qu'il disait.

— Arrière ! lui dit don Luis, en le rejetant au milieu du salon.

— Mille demonios ! s'écria-t-il en dégainant son épée, moura donc puisque tu le veux.

Et il porta une botte désespérée à don Luis, mais il choqua l'épée de son adversaire et la sienne sauta en l'air.

Don Luis posa le pied dessus, et l'ajustant avec un revolver :

— Un mot, un geste et je te tue comme un chien ! dit-il d'une voix rude.

Le général gringa des dents, mais il ne broncha pas.

En ce moment la porte s'ouvrit et don Fabian parut.

— Eh bien ? demanda don Luis.

— Tous ces drôles sont morts, sauf deux ; un qui s'est sauvé aux premiers coups de feu, et un autre tombé grièvement blessé dans les taillis et que l'on cherche ; en est en train d'acrocher les quatre autres aux arbres. Que faites-vous donc de ce misérable ?

— Celui-là m'appartient, dans quelques minutes il sera mort ; suivez-moi, ajouta-t-il en s'adressant au général.

Celui-ci obéit.

Ils sortirent de la maison et descendirent sur la pelouse.

— Fabian, appelez les domestiques ; ceci n'est pas un duel, mais le jugement de Dieu ; ils doivent y assister ; quant à vous, chère Mercedes, pardonnez-moi de vous avoir imposé cette scène ignoble, je ne pouvais pas supposer un seul instant qu'un homme, se prétendant de bonne race, fût capable de pousser si loin l'infamie et de tomber si bas ; allez, je vous prie, trouver la personne que vous savez et amenez-la.

— Je vous obéis, Luis, car je vous aime, mais souvenez-vous que seul le sang de cet homme versé jusqu'à la dernière goutte suffira à peine pour laver ses outrages !

— Allez, Mercedes, allez ma bien-aimée, cet homme mourra ! En ce moment les domestiques amenés par don Fabian arrivèrent.

— Regardez tous, dit don Luis, et soyez témoins.

Il jeta l'épée du général à ses pieds.

— A nous deux, señor, lui dit-il.

Le général hésita.

Don Luis le frappa du plat de la sienne au visage.

— A nous deux ! s'écria-t-il.

Un sillon sanglant apparut sur le visage du général, il poussa un cri de hyène, se baissa, ramassa l'épée et se mit en garde.

Mais tout à coup l'épée s'échappa de ses mains et il recula épouvanté ! en s'écriant avec effarement :

— Elle ! elle ! ici !

Dona Angela venait d'apparaître sous le portillo, conduite par dona Mercedes.

— Ah ! fit don Luis en ricanant, vous ne vous attendiez pas à cette rencontre, n'est-ce pas ?

Le général était en proie à une émotion étrange, tout son corps vibrait sous la tension extrême de ses nerfs.

Don Luis, sans lâcher son épée, croisa les bras sur sa poitrine, et avec un accent terrible :

— Il me plaît de vous apprendre maintenant, dit-il d'une voix stridente, que je ne suis pas mort comme vous l'avez cru si longtemps ; que je me nomme don Pedro Perez Sandoval de Luna y Montiel ; que cette jeune fille dona Angela, est ma sœur, et que vous, vous êtes un infâme et un misérable ; que vous avez fait enlever ma sœur, que vous vouliez séduire ; que vous avez essayé d'enlever ma femme ; que vous n'avez ni foi, ni honneur ; que je tiens enfin ma vengeance et que je vais vous tuer, non comme un chien qui est un noble animal, mais comme une bête puante ; en garde et défendez-vous, si vous ne voulez pas que je vous passe mon épée à travers le corps.

— Il vit ! murmura le général comme un homme que sa raison abandonne, il vit ! comment le tuerai-je ?

Il était livide, ses traits étaient convulsés, son corps tressailait sous des chocs nerveux ; il ramassa son épée et se mit en garde ; par un effort de volonté surhumaine il devint aussitôt froid et calme en apparence.

Dona Mercedes et dona Angela s'étaient placées à droite et à gauche de don Luis, fixant leurs regards ardents sur leur ennemi, qui, quoi qu'il fit, ne pouvait en supporter l'éclat.

— J'assiste mon mari dans ce duel, dit dona Mercedes.

— J'assiste mon frère, dit dona Angela, Dieu jugera.

Les épées se croisèrent.

Mais le général, si habile qu'il fût, d'ailleurs aux armes, n'avait plus ce calme indispensable, cette sûreté de regard, cette vigueur du poignet qui seuls donnent la victoire.

À la seconde passe, l'épée de don Luis lui traversa l'épaule de part en part.

— Pour ma sœur ! dit don Luis d'une voix sombre.

Le général tressaillit, mais il resta muet.

Il attaqua par un coupé sous les armes.

Don Luis para et lui traversa la cuisse.

— Pour ma femme ! dit-il.

Et redoublant aussitôt, avant que le général affaibli par ses deux blessures eut le temps de reprendre la garde :

— Pour moi ! dit-il d'une voix vibrante.

Son épée toute entière disparut jusqu'à la garde dans la poitrine de son ennemi et ressortit par derrière.

Le général battit l'air de ses bras, ses yeux roulèrent dans leurs orbites, il voulut parler, un flot de sang monta à ses lèvres.

Il ne restait debout que parce qu'il était soutenu par l'épée de don Luis.

— Justice est faite, dit le jeune homme.

Il retira son épée, le général tomba comme une masse la face sur le gazon et ne remua plus.

— Il est mort ! dit don Fabian ; maintenant songeons à notre sûreté.

— Oh ! c'est horrible ! murmura dona Angela.

— Non, répondit dona Mercedes avec ressentiment, c'est bien beau !

Une heure plus tard, tout ce que le Rancho renfermait de précieux, était chargé sur des voitures, des mules et des chevaux, et le Rincon était abandonné par ses habitants qui allaient se réfugier à la hacienda de Santa Lucia.

Au moment où le dernier peon disparaissait à l'angle de la route, la tête d'Oregano apparut à la crête du mur d'enceinte.

— Tu peux descendre, dit Peters Batt, d'une voix faible du milieu d'un buisson, où il s'était blotti comme un lièvre au gîte.

Oregano descendit et s'approcha de lui.

— Tu es blessé ? lui demanda-t-il.

— Oui, j'ai reçu deux coups de feu, mais j'en reviendrai.

— Et le général ?

— Je le crois bien malade, il est là-bas étendu sur la pelouse, aide-moi à me lever ; nous irons voir s'il est mort.

Oregano obéit, et les deux hommes marchèrent lentement vers la pelouse où le général gisait encore étendu, tel qu'il était tombé, après le foudroyant coup d'épée de don Luis.

## SECONDE PARTIE.

### I

« Arabichi » se cache coquettement dans une vallée profonde de l'immense sierra de los Tepchuanes, qui sert de limite entre les deux États de Sonora et de Oahuahua.

Sous la domination espagnole, Arabichi jouissait d'une certaine prospérité, à cause du commerce de la vanille et de la cochenille, elle possédait de nombreuses « Nopaleries » où se faisait en grand l'élevage de la cochenille ; deux foires très fréquentées avaient été instituées ; Arabichi comptait alors près de huit mille habitants et portait le titre de « villa. »

Aujourd'hui tout est bien changé : Arabichi a perdu son titre de villa, ce n'est plus qu'un gros bourg dont la population, qui diminue sans cesse, ne dépasse pas trois mille cinq cents habitants ; son commerce seul le soutient encore et l'empêche de disparaître tout à fait.

On jouit dans ce Pueblo d'un climat délicieux, aussi le sang des habitants est-il fort beau ; la population active, laborieuse et très hospitalière ; la tranquillité n'y est jamais troublée.

Excepté à l'époque des foires semestrielles, les visiteurs sont rares ; l'arrivée d'un étranger est un véritable événement.

En un mot, Arabichi est un de ces coins de terre trop rares, bénis du ciel, où après les orages d'une existence agitée, on aime à terminer ses jours, loin des tracasseries et des bruits du monde.

Il y a plus de trente ans, que le hasard m'amena à Arabichi et m'y arrêta pour la dernière fois ; et pourtant, le souvenir des jours passés dans cet admirable Pueblo, est toujours resté frais et agréable dans mon souvenir ; souvent mes pensées se tournent avec regret vers ce coin ignoré, ce paradis pour moi fatalement perdu, hélas !

Le jour où recommence notre histoire, c'est à-dire environ deux mois après les événements par lesquels se termine la dernière partie de notre récit, contrairement à ce qui se passait habituellement, une grande agitation régnait à Arabichi, et mettait en émoi toute la population si calme d'ordinaire.

Ce jour-là, le matin, à peu près vers neuf heures, trois cavaliers bien montés, et dont deux étaient armés jusqu'aux dents, étaient arrivés à Arabichi.

Derrière eux couraient, la langue pendante et l'œil en feu, un énorme molosse, un chien gigantesque d'aspect redoutable.

Les étrangers, cavaliers et chien, sans demander aucuns renseignements et même sans paraître remarquer la surprise causée par leur présence imprévue, avaient traversé le village, sans ralen-

tir leur allure rapide ; et comme s'ils eussent été instruits à l'avance ils s'étaient dirigés tout droit vers le « Tambo de la Merced, » le principal établissement de cette sorte à Arabichi ; immense caravansérail dans lequel descendent ordinairement les marchands ; les voyageurs avaient mis pied à terre, s'étaient installés dans deux « cuartos » avaient mis leurs chevaux au corral, après leur avoir seulement enlevé la bride pour qu'ils pussent manger ; avaient achetés des provisions et, leur repas préparé, s'étaient mis à table où ils avaient fait preuve d'un excellent appétit.

Ces cavaliers, avons-nous dit, étaient au nombre de trois, deux hommes dont l'un âgé de moins de trente ans, de haute mine et bien vêtu, et l'autre beaucoup plus jeune, convenablement habillé mais très modestement, devaient être un serviteur de confiance, car sur un geste muet du premier il s'était assis à table avec lui.

La troisième était une femme de dix-huit ans à peine, admirablement belle, mais de cette beauté touchante et sympathique, qui au premier regard attire la confiance et inspire l'intérêt ; cette dame portait un élégant costume de voyage, était coiffée d'un coquet sombrero aux larges ailes, garni à la passe, sous la golilla de perles noires, d'une plume d'autruche tombant en arrière, lorsque parfois, elle entr'ouvrait l'épais zarapé dans lequel elle s'enve loppait frileusement, on apercevait avec surprise, passés dans la large faja bleu ciel qui lui serrait la taille, le manche d'or incrusté de rubis d'un poignard et les crosses damasquinées de deux longs revolvers. Le chien s'était placé sur son train de derrière entre son maître et sa maîtresse.

Lorsque le repas des voyageurs fut terminé, ce qui ne fut pas long, car ils semblaient pressés, celui qui paraissait le maître fit appeler le Tambero par son serviteur.

Le Tambero arriva presque aussitôt : c'était un grand et gros homme, à la mine à la fois joviale et madré, mais dont la physionomie ouverte plaisait au premier abord.

— À vos ordres, Seigneurie, dit-il en saluant avec cette courtoisie innée chez les Mexicains à quelque classe de la société qu'ils appartiennent.

— Combien vous dois-je ? répondit le voyageur.

— Eh quoi, Seigneurie, repartez-vous donc tout de suite ? se récria le Tambero.

— Il le faut, señor, mais, ajouta le voyageur, rassurez-vous, il ne dépend que de vous que mon séjour chez vous soit aussi avantageux pour vous que s'il avait duré six mois.

— C'est différent, Seigneurie, reprit en riant le gros homme, les affaires avant tout ; vous me devez deux piastres.

— Les voici, dit le voyageur en les lui remettant ; maintenant servez-moi une bouteille de benicarlo, si toutefois vous en avez, et apportez un verre pour vous.

— Dans un instant, Seigneurie, dit-il en sortant.

En effet, au bout de dix minutes il reparut, non pas une mais deux bouteilles à la main.

— C'est pour m'éviter un second voyage, fit-il en riant.

— Vous avez eu raison, maintenant essayez-vous là en face de moi, emplissez les vers et çausons.

— Tout cela est facile, dit-il en exécutant avec une prestesse qui faisait son éloge les différents ordres du voyageur.

On but.

— Excellent, dit le voyageur en reposant son verre sur la table ; aimez-vous à rendre service ?

— C'est selon, Seigneurie, mais pour vous je ferai tout ce que vous me demanderez ; pourvu que vous n'exigiez rien contre ma conscience, ajouta-t-il en riant.

— Soyez tranquille à ce sujet, señor, je suis un galant homme; savez-vous garder un secret ?

— C'est selon, Seigneurie, un secret est souvent bien lourd à porter.

— Bon ! je vous entends, voilà qui est parler nettement ; j'irai droit au but, pour le secret et le service, je vous donnerai quarante onces, non compris le benicarlo que je me réserve de régler à part ; que pensez-vous de ma proposition, señor ?

— J'irai droit au but avec vous, Seigneurie ; pour la moitié de cette somme, je crois que je mettrai le feu au quatre coins d'Arabichi ; ainsi vous pouvez parler, Seigneurie, quoi qu'il arrive, vous pouvez compter sur moi, foi de Miguel Carnero, qui est mon nom !

— Bon ! je vois que nous nous entendrons ; sachez donc que pour certaines raisons toutes personnelles et qui n'entachent nullement mon honneur, je suis poursuivi à outrances, et ma vie est menacée par des hommes lancés sur mes traces par le gouvernement de la Sonora ; il importe qu'avant deux heures, j'aie franchi la frontière de la Sonora et sois entré dans l'État de Chihuahua ; j'ai besoin d'un guide sur lequel je puisse compter, et qui, par des chemins inconnus, me conduise en sûreté dans l'État voisin. Cela est-il possible ?

— J'ai l'homme qu'il vous faut, Seigneurie ! c'est un contrebandier dont je vous réponds comme honnêteté, courage et intelligence ; dans dix minutes il sera ici, et avant une heure vous aurez franchi la frontière, seulement cela vous coûtera...

— Je lui donnerai dix onces, vous pouvez le lui dire, señor Miguel Carnero !

— « Valga me Dios ! » pour dix onces... enfin cela suffit ! c'est entendu.

— Maintenant, je me suis arrêté chez vous, j'ai déjeuné, je ne vous ai rien dit ; vous êtes furieux contre moi, parce que je ne vous ai donné que deux piastres et que je suis parti sans vous avoir averti et sans que vous sachiez de quel côté.

— C'est dit, mon fort c'est de mentir ; je rendrais des points aux Sonoriens eux-mêmes, qui sont bien les plus fiffés menteurs que je connaisse ; je vais chercher notre homme !

— Un instant encore, señor Amo !

Il prit une longue bourse dans sa ceinture, et comptant de l'or sur la table :

— Voici quarante onces, dit-il, pour le service et le secret, et voici cinq onces pour le benicarlo, êtes-vous satisfait ?...

— Je serais difficile s'il en était autrement, Seigneurie, dit-il en ramassant l'or et le faisant disparaître dans sa poche ; je ne vous répondrai que ceci, Seigneurie : le jour où il me sera possible de vous donner une preuve de ma reconnaissance, je serai un homme heureux ; sans vous en douter, vous m'avez sauvé de la ruine et fait riche pour le reste de mes jours. À bientôt.

Après avoir prononcé ces paroles avec une émotion contenue, le Tambero passa la main sur ses yeux humides et sortit presque en courant.

— Je crois que nous avons fait une bonne affaire, dit le voyageur.

— Je le crois aussi, dit la dame.

— Cuchillo, va préparer les chevaux, nous partirons aussitôt le guide arrivé.

Cuchillo se leva et quitta le cuarto, — chambre.

— Pauvre chère Mercedes, dit le voyageur dès qu'il fut seul avec la dame, à quel danger votre dévouement pour moi vous expose !...

— Ce n'est pas du dévouement, cher Luis, répondit tendrement dona Mercedes, je mourrais loin de vous, l'iniquité me tuerait ; si vous saviez combien je suis heureuse de vous voir près de moi ; un jour viendra, dit-elle gaiement, où tous ces malheurs présents seront pour nous de charmants souvenirs ; on ne sent pas la douleur quand on s'aime comme nous ; d'ailleurs je suis forte et courageuse, cher Luis ; laissez-moi vous prouver que je suis digne d'être votre femme !

— Vous êtes plus que mon bonheur, Mercedes, vous êtes ma vie, voilà pourquoi je m'inquiète ainsi ; oh ! s'il ne s'agissait que de moi...

— Luis ! je vous en supplie ! pas de tristes pensées, soyez homme, songez à votre sœur !...

— Et à vous, Mercedes, à vous surtout ; à vous mon amour, ma joie, ma force, oh ! pourquoi vous ai-je épousée ?

— Luis ! que dites-vous là ? se récria-t-elle en souriant.

— Hélas ! vous étiez si heureuse entre votre père et votre mère qui vous chérissaient ! et moi, égoïste, je n'ai écouté que mon amour...

— Comme je n'ai écouté que le mien, cher don Luis ! et je suis bien heureuse, plus heureuse que je ne l'ai jamais été, puis-que je puis vous prouver combien je vous aime...

— Silence ! on vient...

En ce moment, le Tambero rentra, il était accompagné d'un grand et solide gaillard d'une quarantaine d'années, taillé en hercule, aux traits fins, presque distingués, à l'œil brillant et bien ouvert ; à la physionomie franche et énergique et aux manières simples et aisées ; il était blanc de pure race ; son costume de couleur sombre mais fort propre, était celui adopté par tous les courours d'aventures, costume très commode et surtout très pittoresque : il avait le zarapè sur l'épaule, deux revolvers et un poignard à la ceinture et tenait une carabine courte à la main gauche : cette carabine, un peu lourde, était une arme excellente et avait dû appartenir à un chasseur à pied français, c'était une carabine Minié.

Comment cette arme était-elle tombée entre ses mains ? voilà ce que cet homme aurait seul pu expliquer, si toutefois il l'avait voulu.

En somme, tel qu'il était, du premier coup d'œil cet homme plut à don Luis et il le lui dit franchement, ce qui sembla lui faire grand plaisir.

— Je vous remercie, Seigneurie, répondit-il, me voici à vos ordres.

— Vous consentez à me servir de guide ?

— Oui, Seigneurie, et à me battre pour vous si besoin est, répondit-il gaiement.

— Bon ! nous allons partir tout de suite...

— Quand il vous plaira, Seigneurie.

Don Luis et dona Mercedes se levèrent.

— Acceptez ceci, dit don Luis, en mettant dix onces dans la main du guide.

— Merci, Seigneurie, répondit-il en prenant l'or, mais rien ne pressait...

— Bon ! les bons comptes... vous savez...

— Très bien, reprit-il en riant. Je me nomme Carlos Aramburi, je suis né en Espagne dans l'Alava, je suis un vrai montagnard, vous pouvez vous fier à moi, je vous ferai passer par des chemins de chèvres connus seuls des contrebandiers et des bandits.

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

## LE TESTAMENT SANGLANT

## PROLOGUE

En 1846, par une belle journée d'automne, une chaise de poste attelée à quatre chevaux courait sur la grande route de Montélimar à Avignon, avec cette étourdissante vitesse qui, dans la langue universelle des voyageurs et des postillons, se traduit en se tariflant. De temps à autre, le propriétaire de la voiture passait par la portière sa tête brune ombragée de cheveux noirs, et d'une voix agitée il s'efforçait de hâter encore cette allure insolite.

Partout où la grande route se rapproche du Rhône et permet d'apercevoir les sinuosités de son cours rapide, il se tournait de ce côté avec inquiétude, cherchant de l'œil s'il ne découvrirait pas, dans l'intervalle des collines qui s'étagent aux bords du fleuve, ou au-dessus des arbres qui se mirent dans ses eaux, cette colonne de fumée flottante, compagne ordinaire du bateau à vapeur. Ensuite, lorsqu'il s'était assuré qu'aucun indice n'en annonçait encore l'approche, sa poitrine exhalait un soupir de soulagement.

Il était quatre heures du soir ; jusqu'au dernier relais notre homme ne vit rien ; mais en sortant du village de Sorgues et à la faveur d'un coudé que forme la route pour côtoyer de plus près le Rhône, l'impatient voyageur aperçut dans le lointain cette fumée qu'il semblait redouter. Bientôt le tube noir, suivi de son panache grisâtre, apparut plus distinctement à travers les peupliers et les saules auxquels il se mêlait parfois comme un tronc mobile et calciné. Il n'y avait pas à en douter, un quart d'heure encore, et il allait arriver à Avignon.

À cette vue, l'homme à la chaise de poste poussa d'abord un cri de désappointement et de colère ; puis, comme s'il eut voulu entrer en lutte avec cet agile antagoniste, il se pencha une dernière fois à la portière, et dit au postillon : « Cinq louis pour toi, si nous arrivons en même temps que ce bateau ! » Ces mots produisirent un effet magique ; l'automédon essouffé et ses maigres quadrupèdes retrouvèrent pour parcourir ces derniers kilomètres une vigueur qu'on ne leur eût pas soupçonnée. Sans y penser, le voyageur venait de mettre en présence les deux grands pouvoirs de la société moderne : la vapeur et l'argent.

Dès lors, la voiture suivit d'un tel train le che jin qui lui restait encore, qu'elle déboucha triomphalement sur le quai du Rhône, au moment où le bateau à vapeur passait devant son débarcadère, et commençait à opérer la manœuvre de l'abordage. C'est l'instant où les portefaix, les facteurs de diligence et les garçons d'hôtels, debout sur le parapet du quai, se livrent à leur proverbiale pêche aux voyageurs. Il y a là dix minutes de désordre et de tapage, pendant lesquelles le passager qui se souvient de son Horace n'a rien de mieux à faire qu'à imiter le « justum et tenacem, » et à s'asseoir paisiblement sur ses paquets, en attendant la fin de la bourrasque.

Pendant ce temps, notre inconnu, demeuré dans sa voiture qu'il avait fait arrêter à une petite distance, réveilla son valet de chambre qui dormait sur le siège comme dorment les domestiques, et lui dit rapidement :

— Jacques, tu connais le vicomte Charles de Varni ?

— Oui, monsieur.

— Et te connaît-il ?

— Je ne crois pas.

— Très bien. Tu vas te faufiler à travers cette foule qui se presse autour de ce bateau : avant cinq minutes tu en verras sortir M. de Varni. Son premier mot sera pour demander la maison de M. Calixte Ermel, notaire à Avignon : retiens bien ce nom : avant qu'il ait eu le temps de le répéter fais-toi jour jusqu'à lui ; parle plus haut que tout le monde, et offre-lui de le conduire à la maison de M. Ermel.

— Mais je ne le connais pas...

— Raison de plus : vous n'en serez que plus longtemps à le trouver : en chemin, d'ailleurs, propose-lui de lui montrer les curiosités de la ville, les monuments, le musée...

— Mais s'il n'y en a pas ?

— Il doit y en avoir : au reste, si tu as peur de ton rôle de cicerone, promène M. de Varni dans quelques rues ; et puis tu lui avoueras que tu t'es trompé, que ce n'est pas M. Calixte Ermel que tu connais, mais un autre notaire que tu lui nommeras au hasard ; l'important, c'est que je puisse avoir un demi-heure d'avance, et que je voie M. Ermel avant que Charles arrive chez lui ; tu me comprends, n'est-ce pas ?

Le domestique fit un signe affirmatif ; son maître reprit :

— Dès lors tout est bon, pourvu que tu la retardes : voilà le but ; je te laisse le choix des moyens ; la ville est grande, le soir approche, tu as de l'imagination, je me fie donc à toi, et me borne à te donner rendez-vous, dans une heure, à l'hôtel d'Europe, d'où nous repartirons immédiatement ; maintenant, pas un mot de plus, car il me semble que les voyageurs commencent à se débrouiller. Puis, s'adressant au postillon encore en selle, et lui montrant la porte dite de la « Ligne : »

— Entre par cette porte, lui cria-t-il ; suis l'intérieur des remparts, et conduis-moi chez M. Calixte Ermel, notaire, rue Banasterie.

Le postillon obéit, les commis de l'octroi, devant qui les hommes cessent d'être égaux du moment qu'ils voyagent en poste, laissèrent passer la voiture sans souffler mot. Quelques secondes après, elle s'arrêtait dans une rue assez triste, devant une maison assez belle, dont la porte principale était surmontée d'une tablette en marbre gris sur laquelle on lisait, en grosses lettres : Calixte Ermel, notaire. Cette indication était complétée par une foule d'affiches placardées sur la porte et sur la façade, et annonçant toutes les ventes, licitations, faillites, jugements et enchères du département.

L'étranger ne s'amusa pas à examiner tous ces détails : il paya à la hâte le postillon, lui ordonna de conduire la voiture à l'hôtel d'Europe, entra dans la maison, demanda le notaire, et monta l'escalier quatre à quatre.

Arrivé au premier étage, il ouvrit une porte drapée dont l'étoffe, les galons et les clous avaient perdu, à force de vétusté, leurs couleurs primitives. Il traversa l'étude, sombre et vaste pièce où deux ou trois clercs lisaient en cachette le « Comte de Monte-Cristo, » discrètement placé sous une pile de dossiers ; puis il franchit le seuil respectable du cabinet où le notaire se trouvait seul en ce moment.

Maître Calixte Ermel était un homme d'environ cinquante-cinq ans ; mais il paraissait presque septuagénaire, tant il y avait d'altération dans sa physionomie, de fatigue dans ses traits, de rides sur ses joues et de cheveux blancs sur sa tête. Cette vieillesse précoce donnait à l'ensemble de sa figure un air de distinction mélancolique assez rare chez ses confrères. Il était complètement vêtu de noir, et ce costume semblait chez lui un signe de deuil plutôt qu'une conséquence de sa profession. En l'exami-

nant d'une façon plus attentive, on retrouvait la vie et comme une dernière trace de jeunesse dans son regard spirituel et dans le léger pli qui fronçait le coin de sa bouche. De cet examen on pouvait aisément conclure que, par l'expérience ou les chagrins, M. Ermel était plus vieux que son âge, mais qu'il était plus jeune par l'intelligence et par le cœur.

La pièce où il se trouvait ressemblait à tous les cabinets de notaires en province ; il était assis dans un fauteuil de cuir, devant une grande table de travail couverte de liasses de papiers ; des deux côtés de la cheminée, à laquelle il tournait le dos, des étagères en bois de noyer renfermaient, dans des cases d'égal dimension, des cartons carrés, peints en vert, garnis d'un anneau de cuivre, et dont chacun portait une étiquette : Notariats : Hypothèques. — Ventes. — Baux à ferme. — Testaments. — Contrats de mariage, etc. — Vis-à-vis, dans une bibliothèque assortie aux étagères, se pressaient de massifs in-folio, remplis de jurisprudence et de poussière.

Le seul objet qui attira l'attention était un rideau de soie noire qui occupait presque toute la cloison parallèle à la fenêtre, et qui paraissait recouvrir quelque meuble ou quelque tableau de prix.

En entrant dans le cabinet du notaire, l'inconnu ôta sa casquette de voyage, décarta le collet de son paletot, et l'on put alors voir un homme de trente à trente-cinq ans, d'une beauté admirable, mais sinistre. Ses yeux bruns, son teint basané, ses cheveux de jais, ses traits fortement accusés se seraient mieux accommodés peut-être des habits des pêcheurs corcés que de ses habits de dandy. L'expression de son visage était mâle, presque dure ; son sourire, en découvrant ses dents blanches sous ses lèvres rouges et un peu grosses, avait quelque chose d'effrayant.

Au moment où il parut devant M. Ermel, celui-ci le regarda avec une attention inquiète, pareille à un pressentiment. On eût dit qu'en examinant le nouveau venu, il sentait peu à peu s'éveiller de lointains et pénibles souvenirs ; mais celui-ci ne lui donna pas le temps de s'y reconnaître :

— Maître Calixte Ermel, lui dit-il brusquement, je suis Simon d'Arrioules : vous avez connu mon père, vous en souvenez-vous ?

Le notaire tressaillit : son pâle visage se teignit d'une rougeur subite qui se dissipa aussitôt pour faire place à une expression de terreur.

— Simon d'Arrioules ! vous ! dit-il d'une voix tremblante ; puis il ajouta : Et peut-on savoir ce qui me vaut l'honneur de vous recevoir ici ?

— Oh ! ne le devinez-vous pas ?

— Pas encore, reprit M. Ermel, qui avait l'air de chercher, mais qui devinait.

— Quoi ! vous voyez entrer chez vous un homme qui se nomme d'Arrioules, et vous ne comprenez pas qu'il doit y avoir près d'ici un autre homme qui s'appelle Varni !... Ah ! maître Ermel ! je vous croyais moins oublieux ou plus clairvoyant !

— Il est donc vrai ! murmura le notaire accablé.

— Oui, reprit Simon ; dans une demi-heure, moins encore peut-être, Charles de Varni sera devant vous, à la place où je suis.

— Et que vient-il faire ?

— Vous êtes son notaire, vous êtes son ami ; il vient vous demander ses fonds et vous demander un conseil.

— Mais il y a bien longtemps que M. de Varni n'a plus mis le pied dans cette ville ; il n'y connaît plus personne ; ces fonds,

qu'il avait laissés entre mes mains, je les lui faisais passer à Florence, à Rome, en Suisse, à Madrid, partout où le transportent cette humeur nomade, ces goûts d'artiste qui semblaient du moins devoir le dérober à sa destinée. Je croyais... j'espérais ne jamais le revoir !

— Oui, mais il est venu un jour où je me suis rappelé que j'avais une tâche à accomplir et que je trouverais ici un homme pour me seconder : cet homme, c'est vous ; ce jour, celui-ci !

— Ainsi donc cet argent ? ce conseil ?

— Oh ! monsieur Ermel, entre vos complices on joue cartes sur table, et je ne prétends rien vous cacher : cet argent, c'est pour me le confier, à moi qu'il croit son meilleur ami ; ce conseil, c'est pour savoir s'il doit épouser une fille perdue, qu'il croit ma sœur. En d'autres termes, l'argent, c'est pour sa ruine ; le conseil, c'est pour son malheur.

— Mais comment les choses sont-elles arrivées jusqu'à-là ? dit le notaire avec une surprise mêlée d'épouvante.

— Voici. Vous vous souvenez, n'est-ce pas, de la mort du vicomte de Varni, le père de Charles ?

— Si je m'en souviens ! s'écria M. Ermel, dont la pâleur s'accrut encore. Si je me souviens de l'événement qui a laissé dans ma vie sa funèbre et ineffaçable empreinte !... Ah ! il y a de cela vingt-cinq ans, et il me semble que c'est hier. M. de Varni habitait alors son château de Maleraygues, dans les Cévennes ; une grande chasse aux loups devait réunir les propriétaires d'alentour, et, comme ami de la maison, j'étais invité : je me disposais à partir, le soir même, pour Maleraygues, et je m'occupais, dans ce cabinet où nous sommes, de mes apprêts de chasse et de départ...

— Lorsque vous vîtes entrer, interrompit Simon, un homme d'une physionomie énergique et sombre, qui vous dit : Je suis Jérôme d'Arrioules ; il faut que vous me présentiez à M. de Varni, et que je fasse partie de la chasse...

— Ah ! c'est cela même, balbutia le notaire avec une émotion qui semblait raviver pour lui tous les fantômes du passé ; je compris aussitôt que Jérôme avait un dessein sinistre : hélas ! ne savais-je pas de quel héritage de haine et de vengeance nous étions chargés tous les deux ? Je l'interrogeai, je le suppliai, je me jetai à ses genoux ; il fut inflexible, et à mes questions, comme à mes prières, il n'opposa que ces seuls mots : Il faut que vous me présentiez à Maleraygues ; je vous l'ordonne au nom de la vicomtesse de Varni. Alors j'essayai de pénétrer à Jérôme ce qu'il y avait d'affreux, de criminel dans cette succession meurtrière ; dans cette hérédité sanglante, qui, après tant de pleurs et de sang versé, nous enchaînait encore ; je lui dis que des générations et des années avaient passé sur cet épouvantable souvenir ; que le crime dont nous étions les vengeurs avait été largement expié ; que nous devions désormais laisser reposer, dans le pardon et dans l'oubli, ces trois noms, ces trois familles, liées par un pacte infernal : les Varni, pour être victimes ; les d'Arrioules, pour être bourreaux ; les Ermel, pour être instruments ; je lui ai dit tout cela avec des sanglots dans la voix, avec des gestes suppliants ; je le priai comme on prie l'homme dont on attend un arrêt de vie ou de mort ; un instant je me crus sauvé...

— Mais lui, interrompit encore Simon d'Arrioules, il vous prie alors par les bas, comme je vous prends aujourd'hui, et vous entraînant, comme je le fais, vers ce rideau noir, il tira ce cordon de soie, et le rideau, en se repliant comme en ce moment, laissa à découvert le portrait de Clotilde de Varni.

Tout en parlant, M. d'Arrioules, joignant l'action à la parole

avait entraîné le notaire vers le grand rideau qui occupait le fond de l'appartement, et qu'il tira avec violence; tous deux tressaillirent à la vue de l'objet qui se découvrait à leurs yeux.

C'était un portrait en pied, de grandeur naturelle, le portrait d'une femme de vingt ans, vêtue et coiffée à la mode du dix-huitième siècle. Un faible nuage de poudre, répandu sur ses cheveux blond cendré, adoucisait encore la blancheur mate de sa peau, et faisait ressortir l'éclat incomparable de ses épaules et de sa poitrine. Peut-être aurait-on pu reprocher à son teint un peu de pâleur, et un léger amaigrissement au pur ovale de son visage; mais ces symptômes, presque imperceptibles, paraissaient tenir à une souffrance cachée, plutôt qu'à un état habituel, et ils ajoutaient une sorte de mystérieux attrait à cette idéale beauté. Ses yeux, d'un bleu de mer, de cet azur changeant dont la limpidité et la transparence cachent tant d'abîmes et d'orages, avaient une expression si saisissante qu'on ne pouvait s'en détacher. C'était un de ces portraits regardants, c'est-à-dire qui, soit hasard, soit intention du peintre, vous poursuivent de leur regard, à quelque point de vue que vous vous placiez. Cette illusion d'optique, cette fixité mobile, achevait de donner à cette figure ravissante je ne sais quoi d'inquiétant et d'implacable.

Le cadre était armorié, et portait la date suivante :

MYÈRES, 10 OCTOBRE 1756.

Simon d'Arrioules et M. Ermel restèrent un moment silencieux devant cette magnifique peinture : à la fin, Simon, se tournant vers le notaire, lui dit avec un accent énergique qui rendait plus significative chacune de ses paroles :

— C'est bien elle ! oui, c'est bien ainsi que mon aïeul l'avait vue, que mon père me l'avait dépeinte et que je l'avais rêvée; c'est bien cette Clotilde de Varni dont le spectre insatiable plane encore sur cette famille maudite ! Je savais que ce portrait était ici ; je savais que ce testament terrible était écrit dans cet ardent regard, dans cette date indélébile ; je savais qu'en invoquant cette image comme mon père l'avait invoquée, je vous ferais courber la tête et obéir à mes ordres.

— Ah ! vous êtes impitoyable comme le fut Jérôme ! reprit M. Oalixte Ermel ; impitoyable pour le fils comme il le fut pour le père... Car vous dites vrai, il finit par triompher de ma résistance, et le lendemain... oh ! c'est affreux ! et rien qu'en retraçant ce souvenir, je me sens repris du vertige qui me saisit alors et qui m'a fait passer tant de jours fiévreux, tant de nuits d'insomnie...

— Oui, le lendemain, dit Simon insensible à ce désespoir, vous présentâtes mon père au vicomte de Varni, comme un de vos amis, bon vivant et chasseur intrépide. Il fut reçu, héberger à Maleraygues, et trois jours après, dans une grande battue qui eut lieu aux Combes d'Escanourgues, un coup de fusil, tiré derrière un fourré de chênes, atteignit le vicomte à la tempe et le fit tomber roide mort. Pour sa veuve, pour les autres chasseurs, pour tout le monde enfin, cette mort fut le résultat d'une imprudence ; vous seul y reconnûtes la main de l'hôte mystérieux que vous aviez présenté ; n'est-ce pas cela ? ma mémoire me trompe-t-elle ?

— Non ; elle est aussi fidèle que votre haine, répondit le notaire avec une sombre ironie : mais savez-vous ce qui suivit cette journée fatale ? La veuve du vicomte devint folle de douleur et mourut au bout de quelque mois. Charles, son fils unique, celui-là même que vous poursuivez aujourd'hui, était un enfant de cinq ou six ans ; orphelin, dernier rejeton d'une famille sur

laquelle le malheur et la mort ne se lassent pas, il me fut confié ; je devins son tuteur ; c'est moi qui, en gardant la gestion de sa fortune, pris des mesures pour éloigner cet enfant d'un pays où passer et l'avenir pesaient également sur sa tête ; je vendis tous ses biens, j'en réalisai le prix, que je fis valoir et qui a prospéré dans mes mains ; je voulais que Charles n'eût plus ici un coin de terre, plus un intérêt, plus un lieu ; dès que son éducation fut finie, je lui inspirai le goût des voyages, et malgré mon affection, je n'étais jamais si heureux que lorsqu'il y avait entre nous bien des montagnes et des mers... Ah ! sauver ce jeune homme était désormais ma seule tâche, ma seule espérance en ce monde ! Hâtez-vous, je suis bien plus encore : j'aimais une jeune fille, belle et pure comme les anges ; j'étais aimé d'elle, accepté par ses parents ; nous allions être fiancés, et tout, dans cette union, me promettait le bonheur. Mais à mon retour de Maleraygues, couvert de ce sang que j'avais, sinon versé, du moins laissé répandre, je me jugeai et me condamnai moi-même. Je me dis que les joies de l'amour, les douceurs du foyer domestique n'étaient point faites pour l'homme forcé de léguer après lui un aussi fâcheux héritage ; que, si je n'avais pu échapper à ma destinée, elle devait finir avec moi ; je crus qu'en me résignant à vivre seul, à mourir tout entier, je détournerais de Charles une chance fatale, je disputerais à l'avenir le dernier acte de ce long drame. Je rompis mon mariage sous un frivole prétexte ; je vis sans pâler les larmes de ma fiancée ; je scellai mon cœur comme la pierre d'un tombeau. Vieillard de trente ans, je sentis, en quelques jours, vingt années s'approcher sur mon front : mes cheveux blanchirent, mes joues se ridèrent, ma taille se courba ; je pris ces habits de deuil que je n'ai jamais quittés ; il me sembla que je n'avais plus que quelques pas à faire pour sortir de cette vie où il ne me restait qu'à prier, pleurer et souffrir. Ah ! qui m'eût dit que Dieu me laisserait vivre assez longtemps pour que mon sacrifice fût inutile ? qui m'eût dit que cette horrible tâche, dont je voulais être le dernier héritier, retomberait sur moi une fois encore ?... sur moi qui n'ai pas même su mourir.

— Eh bien ! je suis moins généreux que vous, répliqua Simon ; ce testament de vengeance a produit sur tout mon être un effet bien différent ! Il y a, dans ma vie, un jour, une heure qui a dominé et absorbé tout le reste, dix ans se sont écoulés depuis ce jour, et chaque détail, chaque incident, chaque parole est restée gravée dans ma mémoire. C'était à Baveno, aux bords du lac Majeur ; mon père s'y était retiré après la partie de chasse de Maleraygues, et n'avait plus voulu rentrer en France ; sentant que sa fin approchait, il me fit venir près de son lit et me déroula toute cette histoire ; « Simon, ajouta-t-il, tu seras bientôt seul dépositaire de ce secret, seul chargé de cette mission ; ne faiblis pas ; il te faut avoir de l'énergie pour deux ; car maître Ermel s'est laissé gagner par une sottise pitié, et qu'en le temps viendra de réclamer son concours, tu trouveras en lui un adversaire plutôt qu'un complice : n'importe ! notre ouïe doit s'accomplir, et la troisième génération être frappée comme les deux autres. Cette fidélité à notre serment est désormais le seul honneur de notre famille : Claude d'Arrioules, mon père, a tenu la parole qu'il avait donnée à madame de Varni mourante ; j'ai tenu celle que j'avais donnée à mon père ; à ton tour maintenant, mon fils ! Jure-moi que tu seras aussi inexorable que nous l'avons été. » Je jurai ; et, à l'instant, il me sembla qu'une nouvelle âme descendait en moi, qu'une puissance inconnue me poussait à l'accomplissement de cette destinée. C'était la robe de Nessus ! Elle étouffait tout à coup mes épaules, étouffant, brûlant, consumant tout ce que j'avais de jeunesse, de compassion et de bonté.



Quand j'ous fermé les yeux de mon père, quand j'ous suivi son cercueil au cimetière du village, jo mo relevai du bord de la fosse entièrement transformé, jo m'identifiai si bien avec mon rôle, quo jo no savais si j'allais obéir à la voix du passé ou assouvir ma propre haine. J'étais seul au monde, il y avait bien longtemps que ma mère était morte... car vraiment, poursuivait Simon avec amertume, le mal que nous faisons no nous épargne pas, et nous ressemblons à la lame qui s'use et s'ébrèche en coupant !... Jo no tenais plus à la vie quo par cet anneau mystérieux auquel jo venais de mo river. Jo mo mis immédiatement à l'œuvre, et lo hasard mo servit à souhait.

Un jour, en feuilletant les registres de l'unique auberge de Baveno, jo lus lo nom de Charles de Varni, arrivé la veille. il com. mençait la série de ses voyages, et, dès lo début, son mauvais génie lo mettait à ma portée, le lendemain, nous nous rencontrâmes sur lo lac ; jo passai auprès de Charles pour un Français aussi passionné que lui pour les voyages, et heureux de trouver un compatriote. Vous savez comme on se lie vite en pareil occasion ; quelques jours après, nous nous arrangions pour parcourir ensemble l'Italie.

Isolés tous deux, tous deux sans famille, l'analogie de nos positions devait hâter notre intimité. d'ailleurs pour plaire à M. de Varni, j'assouplis ma rude nature ; je pris ses goûts, jo me pliai à ses habitudes, jo choisis de préférence les sujets de causeries qu'il préférerait. Au bout d'un mois, nous étions inséparables, depuis nous nous sommes rarement perdus de vue, et, jo vous lo répète, il me regarde comme son meilleur ami.

— Mais pourquoi cette feinte amitié ? s'écria Calixto Ermol.

— Parce que jo voulais l'observer, lo connaître, savoir où il fallait frapper pour frapper plus juste : croyez-vous donc que ma haine intelligente no demande pas autre chose que lo sang de Charles de Varni ? Ah ! si jo me contentais de si peu, qu'il m'eût été facile d'en finir ! Dans nos excursions à travers les Alpes, au bord de la mer, au fond des forêts de la Calabre, quelle trace eût laissé mon orime ? Qui m'eût accusé ou soupçonné ? Tout terminer d'un coup de fusil ou d'un coup de poignard, la belle affaire ! Mon père s'y était décidé, faute de mieux ; mais il me sembla que lo spectre de Clotilde de Varni attendait de moi une vengeance plus délicate, plus raffinée.

Préparer de longue main le malheur de Charles, étudier son caractère pour trouver une arme contre lui dans chacune de ses qualités ou de ses faiblesses, faire sourire à ses regards tout ce qui attache à la vie, l'espérance, l'amitié, l'amour ; puis, de tous ces éléments de bonheur, composer pour lui un désastre immense... voilà ce que j'ai voulu.

— Et, murmura le notaire fasciné malgré lui, que vous ont appris ces dix ans d'intimité avec l'homme que vous vous êtes désigné pour victime ?

— Maintenant, jo lo connais mieux qu'il ne se connaît lui-même, répliqua Simon ; il y a chez lui du rêveur, de l'artiste et du grand seigneur, il est prodigue, romanesque et fier ; il no peu pas exister pour lui de plus grand malheur que d'être trahi par l'amitié et par l'amour, surtout si la première de ces trahisons lo ruine et la seconde lo ridiculise. Or, dans quinze jours, il sera ridicule et ruiné.

— Comment cela ?

— Le temps me presse, reprit M. d'Arrioules en regardant à sa montre ; Charles pourrait déjà être ici, et il no doit pas m'y rencontrer ; il no doit pas savoir que j'y suis venu.

— Soyez tranquille, dit tristement M. Ermol. si l'on frap-

paît à la porte, jo vous ferais sortir par mon jardin, qui donne sur une ruelle déserte.

— Eh bien ! jo continue. il y a deux ans (Charles était en Orient), j'allai aux eaux d'Aix. Il n'était bruit à mon arrivée, que de l'humiliation qu'on venait d'infliger à une fille célèbre, nommée Esther Goujon. Cette fille, belle comme les anges et méchante comme les démons, avait eu l'audace de se présenter, deux jours de suite, au salon du cercle, dans une parure d'un luxe impertinent. On l'avait chassée, séance tenante, et, afin de rendre son expulsion plus honteuse encore, les femmes qui se trouvaient là, impitoyables comme toujours, avaient affecté de brûler, sur son passage, du bois de sandal, en disant bien haut qu'elles voulaient purifier l'air infecté par la présence de cette belle pécheresse. Jo sus qu'Esther s'était enfuie à Chambéry ; j'allai l'y trouver...

Non, jamais vipère, se dressant sous lo pied qui l'écrase, n'out plus de coldre et de venin !

— Veux-tu, lui dis-je, rendre à ce monde qui t'outrage coup pour coup, affront pour affront ?

— Oui, dit-elle en se tordant de rage, pourvu que jo me venge, pourvu que jo fasse du mal à quelqu'un ; et, de ses mains crispées, elle déchirait en morceaux la dentelle de son mouchoir.

— Veux-tu t'allier avec moi, comme lo complice au criminel, comme l'esclave au maître ?

— Oui.

— Veux-tu m'aider dans l'exécution d'un projet qui mettra à ta merci la fortune et la destinée d'un homme ?

— Oui.

— Pour y parvenir, es-tu capable de tout ?

— De tout.

— Même de ressembler pendant quelque temps à une honnête femme ?

— S'il le faut, j'essayerai, dit-elle, et un sourire diabolique glissa sur ses lèvres pâlies :

Tel fut les préliminaires de notre marché ; il fut conclu immédiatement ; j'emmenai Esther, et jo l'installai dans un de ces délicieux chalets qui environnent Interlaken. Jo lui fis prendre lo deuil, et elle passa pour ma sœur, vouvo d'un vieux seigneur sicilien, lo marquis Belperani. Quand nous eûmes bien accredité dans la pays notre position réciproque, j'allai à la rencontre de Charles de Varni, qui devait revenir par Venise. Après les premières embrassades, jo lui dis d'un ton d'affectueuse confiance :

— Charles, j'ai à vous révéler un secret que mon amitié vous avait caché jusqu'ici : j'ai une sœur.

(A CONTINUER).

## INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1<sup>er</sup> Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

### " LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

#### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans lo cours des trois premiers mois :

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans lo cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

MORNEAU & CIE.,

Boite 1080, B. de P., Montréal.

17 rue Ste. Thérèse